

Béatrice Godart-Wendling

UMR 7597 Université Paris 7, CNRS

Le structuralisme dans le contexte de la linguistique américaine :

compte rendu de l'ouvrage de E. F. K. Koerner, 2002

Compte rendu de : **E. F. K. Koerner** (2002). *Toward a History of American Linguistics*, London and New York, Routledge, [coll.: Routledge Studies in the History of Linguistics], x+320p., ISBN 9-780415-300605.

Comme le titre de l'ouvrage l'indique, ce livre ne prétend pas retracer de façon exhaustive l'histoire de la linguistique américaine. Mise à part la théorie chomskienne, il n'est ainsi pas question d'examiner les origines de la linguistique formelle, alors que celle-ci s'est en grande partie élaborée aux Etats-Unis grâce aux idées novatrices de Richard Montague (1970) ou aux travaux en grammaire catégorielle de Emmon Bach, Richard Oehrle, etc. (1988), qui avaient pour but de définir une approche formelle capable de rivaliser avec la conception chomskienne. Bien que l'on ne puisse tenir rigueur à l'auteur de n'avoir pas couvert l'entièreté du champ d'investigation, il reste que l'exclusion de la linguistique formelle peut être perçue comme symptomatique du refus (plus ou moins avoué) de la part de certains linguistes de considérer que la formalisation puisse être un outil d'investigation du langage. Ainsi, et même si ceci n'intervient que comme une remarque dans une parenthèse, Koerner écrit :

“It is often forgotten that formalization by itself does not lead to new insights about the nature of language” (p. 163).

Cette affirmation, qui ferait se retourner Montague dans sa tombe (et les autres, à défaut, dans leur lit ?) soulève une question de fond qui mériterait, dans l'état actuel des recherches, de donner lieu à un véritable débat. Mais il n'est pas question ici de faire un procès d'intention à Konrad Koerner qui, notons-le, a dédié ce livre à James McCawley, linguiste et logicien remarquable dont les travaux ont stimulé ma génération par leur perspicacité et leur clarté.

De fait, Koerner poursuit dans cet ouvrage un double objectif : il s'agit, d'une part, d'analyser un des aspects saillants de cette linguistique d'outre-atlantique, à savoir le choix qui y fut fait d'exclure la sémantique. Dans ce but, Koerner examine non seulement les raisons avancées par les structuralistes américains pour légitimer la réduction du traitement de la signification à une peau de chagrin (chapitre 5), mais considère également les difficultés que rencontrèrent dans les années 70 les linguistes qui se « dissocièrent » de Chomsky pour élaborer une sémantique générative (chapitre 6). Mais Koerner entend, d'autre part, privilégier aussi l'étude des principaux courants linguistiques qui marquèrent l'Amérique du 20^e siècle (chapitres 7 à 10). La méthodologie employée consiste alors à dénoncer l'idéologie véhiculée par certains historiens (*Generative Linguistics : A historical perspective* de Frederick J. Newmeyer est ainsi vivement critiqué) en mettant en évidence ses incohérences face au contexte institutionnel de l'époque et à la formation reçue par les principaux tenants de ces courants linguistiques. Une des caractéristiques essentielles de ce livre est en effet sa dimension épistémologique qui, présente dans tout l'ouvrage, atteint son point culminant dans le chapitre « In lieu of a conclusion » où Koerner analyse de manière critique les différentes façons de pratiquer l'histoire de la linguistique et argumente de l'intérêt d'une perspective sur le long terme en soulignant que si l'histoire de la Médecine ou de la Science a retenu l'attention en Amérique du Nord, il n'en fut pas de même pour l'histoire de la Linguistique, alors que

“the study of language can boast a tradition as long as chemistry or biology” (p. 287).

L'intérêt de la prise de position de Koerner est qu'elle allie des points de vue externe et interne, au sens où l'auteur, de par sa grande connaissance des traditions européenne et américaine, réussit à nous faire revisiter l'histoire de la linguistique américaine en gardant une sensibilité d'européen habitué à considérer la dimension historique comme une composante indissociable des disciplines. De fait, cette réflexion méthodologique qui clôt l'ouvrage fait écho à l'étude menée par Koerner dans le premier chapitre. Recensant les principaux articles, livres et conférences consacrés à l'histoire de la linguistique américaine, Koerner montre qu'il faut attendre la fin des années 80 (et notamment les travaux de John E. Joseph, Julia S. Falk, Stephen O. Murray et Julie T. Andresen) pour que cette activité soit menée d'une façon vraiment professionnelle aux Etats-Unis. S'inscrivant dans ce courant, Koerner se propose alors d'élargir ce nouveau domaine de recherches en présentant d'autres traditions et courants linguistiques américains. Les chapitres 3, 7 et 8 réexaminent ainsi respectivement les conclusions obtenues par John Joseph concernant les sources de “l'hypothèse Sapir-Whorf”, l'influence du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure sur la théorie de Noam Chomsky, et l'utilisation du concept “rhétorique” de “révolution”. Enfin, et même si ceci n'étonnera aucun linguiste connaisseur des écrits de Koerner, ce livre regorge de références bibliographiques qui, à elles seules, justifient l'acquisition de ce livre, car elles fournissent une base des plus solides à celui qui serait désireux de (re)travailler un point précis de l'histoire de la linguistique américaine. Mais, outre les deux orientations principales ci-dessus dégagées (l'exclusion de la sémantique et les origines des principales théories linguistiques américaines du 20^e siècle), ce livre rend également compte de l'évolution et de la spécificité de la linguistique aux Etats-Unis en s'attachant, au travers de différentes études, à retracer son histoire depuis le 16^e siècle. Mis à part les chapitres 1, 6 et 9, ce livre est une compilation d'articles déjà publiés qui forme un ensemble cohérent, car la récurrence des thèmes et la focalisation sur certains auteurs permettent aux différents points de vue de se compléter. Ainsi, le chapitre 2 rappelle, entre autres, que l'analyse linguistique des langues indigènes en Amérique du Sud et du Nord commença bien avant le 19^e siècle, puisque les missionnaires effectuèrent des transcriptions de ces langues dès le 16^e siècle et que Philippe II d'Espagne ordonna en 1580 la création de chaires permettant l'enseignement de ces langues (p. 21).

Koerner souligne, de plus, l'implication, depuis la fin du 19^e siècle, des anthropologues pour l'étude de ces langues orales, offrant ainsi un tableau composite des différentes analyses qui furent proposées des langues indigènes. Ces études, basées sur l'observation de faits oraux, eurent pour conséquence d'initier une tradition où l'analyse linguistique privilégia, jusque dans les années soixante, l'approche descriptive et empirique (p. 22). L'étude de l'origine de “l'hypothèse Sapir-Whorf” menée au chapitre 3 complète cette réflexion originale sur les frontières et le rapport de la linguistique et de l'anthropologie. Koerner montre ainsi comment l'influence du concept de “forme interne” du linguiste Wilhelm von Humboldt s'exerça sur Edward Sapir par le biais de son maître Franz Boas. Mais si Sapir fut conscient de cet héritage (puisqu'il fit référence à Humboldt dans sa thèse de 1905), il n'en fut pas de même pour Benjamin Lee Whorf qui subit pourtant à son tour l'influence de Sapir. Ce faisant, Koerner restitue les fondements de l'ethnolinguistique en montrant comment celle-ci s'est élaborée à partir de la “Weltanschauungstheorie” de Humboldt (p. 54). Le chapitre 4 consacré à “Bloomfield and the *Cours de linguistique générale*” réexplore le lien Sapir-Bloomfield en argumentant, contrairement à Stephen Murray (1994), que la philosophie des sciences de Leonard Bloomfield s'élabora à partir de sources intellectuelles différentes de celles de Sapir. En témoigne la lecture du *CLG* de Saussure que seul Bloomfield effectuera et qui sera décisive dans ses choix théoriques ultérieurs. Koerner procède ainsi à un recensement critique des idées saussuriennes retenues par Bloomfield, en pointant des erreurs d'interprétation (il n'est, par exemple, pas écrit dans le *Cours* que la psychologie ne relève pas de l'étude du langage) et en soulignant l'évolution conceptuelle opérée par le structuraliste américain (l'interprétation de la distinction *langue, langage, parole* au profit du “speech”). Bien que Koerner indique dans ce chapitre les multiples sources d'inspiration de Bloomfield, son idée première est de dénoncer l'affirmation selon laquelle Bloomfield n'aurait pas eu connaissance de la pensée de Saussure. Mais ce chapitre marque également un tournant dans l'argumentation même de l'ouvrage, car il inaugure une problématique qui restera récurrente jusqu'au chapitre 9, à savoir l'idée qu'il y a actuellement aux Etats-Unis un refus de reconnaître l'importance des travaux de Bloomfield ; importance dont on pourrait, pour Koerner, mesurer l'ampleur si l'on reconnaissait que la pensée de ce structuraliste influença fortement le jeune Chomsky.

Le chapitre 5 porte sur la période post-bloomfieldienne allant des années 1940 à 1960. Koerner commence tout d'abord par rappeler les deux principales critiques auxquelles durent faire face les structuralistes en Amérique : - leur méthode est purement descriptive et synchronique et omet de prendre en compte la dimension historique des langues, - leur description du langage ne prend pas en considération la signification. Les raisons ayant conduit les structuralistes à effectuer de tels choix sont, d'après Koerner, d'ordre empirique, téléologique et théorique. Ainsi, l'omission de la dimension diachronique serait due non seulement au fait que les structuralistes travaillaient sur des

langues pour lesquelles on ne disposait pas de traces écrites, mais également de la demande explicite des militaires et du gouvernement de l'époque de privilégier l'étude des langues étrangères restées inanalysées (l'obtention d'une méthode de traduction étant le but visé). Ces deux facteurs concoururent à se focaliser sur l'étude de la parole et par là-même à favoriser les recherches en phonétique, phonologie et morphologie. La cause de l'exclusion de la sémantique s'avère, quant à elle, relever du rejet, de la part des post-bloomfieldiens, de toute spéculation mentaliste et de l'impossibilité d'exprimer en termes « rigoureux » (c'est-à-dire sous une forme structurale et formelle) la signification des énoncés. Mais l'examen de certains travaux de Bloomfield (plus particulièrement, l'article « A Set of Postulates for the Science of Language » (1926) et *Language* (1933)) permet à Koerner de nuancer ce tableau en soulignant que Bloomfield fit également de la linguistique comparée (parce qu'il fut en partie formé à Göttingen et à Leipzig) et qu'il reconnut explicitement que la sémantique était le point faible de sa théorie. Vingt-cinq ans après la parution de *Language*, qui était devenu « the standard handbook of American descriptive linguistics » (p. 80), commença une controverse sur la nécessité de recourir à la signification au sein de l'analyse structurale. Charles Hockett (1958) et Charles Fries (1954) firent ainsi des tentatives d'introduction de la sémantique qui seront vivement critiquées ou « minimisées » par George Trager, Bernard Bloch et Zellig Harris. De même, la parution de *Syntactic Structures* (1957) de Chomsky ne favorisera pas l'étude de la sémantique, puisque — comme chacun le sait — ce livre prônera l'importance de la grammaire vis-à-vis des niveaux phonologique et morphologique privilégiés par les post-bloomfieldiens. Le changement opéré par Chomsky face à la pensée structuraliste réside donc plutôt dans le fait d'avoir adopté une démarche non plus inductive mais déductive, et dans l'acceptation d'une hypothèse mentaliste (qui ne sera clairement exprimée qu'en 1959 : chaque être humain posséderait une grammaire intériorisée qui lui permettrait d'engendrer des phrases correctes) s'opposant radicalement au postulat mécaniste des post-bloomfieldiens qui écartait, comme étant peu fiable, tout ce qui n'était pas de l'ordre de l'observable.

Le chapitre 6 intitulé « On the rise and fall of generative semantics » poursuit cette réflexion sur le traitement de la signification dans la linguistique américaine des années 1960-1970. L'intérêt de ce chapitre est qu'il tente d'évaluer si Chomsky prit réellement en compte les travaux de Jerrold Katz et Jerry Fodor (1963) portant sur l'élaboration d'une « sémantique générative » où la signification des phrases interviendrait comme une composante de la « compétence linguistique » des locuteurs. Ainsi que le précise Koerner (p. 105), le tournant concernant la possibilité de traiter la dimension sémantique en grammaire générative ne se situe pas en 1957, puisque Chomsky met alors en avant les mêmes arguments que les post-bloomfieldiens pour justifier de l'exclusion de la sémantique. Il faut en effet attendre la parution d'*Aspects* (1965) pour que Chomsky attribue à la sémantique la tâche d'interpréter les structures profondes en modifiant son modèle de telle façon que les « entrées lexicales » puissent prendre en charge l'information sémantique. Ce faisant, Chomsky semblait intégrer à sa manière les idées de Katz et Fodor et cela eut pour conséquence que de très nombreux étudiants de Chomsky (James McCawley, John Ross, Paul Postal, Robin Lakoff, ...) décidèrent de travailler en sémantique générative. Mais cet engouement, qui donna lieu à de nombreux travaux et conférences, ne dura que dix ans, car Chomsky contribua paradoxalement à le miner de l'intérieur en présentant les résultats de McCawley, Lakoff, ..., comme des « variantes notationsnelles » de sa théorie standard étendue (p. 109). A cela s'ajouta la pression du contexte institutionnel de l'époque qui se fit fortement sentir en attribuant principalement tous les postes d'université aux « fidèles » de Chomsky. Ne restaient donc plus à ces « dissidents » que le choix de se réinsérer dans l'école de pensée officielle de Chomsky ou de s'en distinguer définitivement en élaborant des théories fondées sur des hypothèses et des principes différents (la grammaire cognitive de Lakoff en est un exemple).

La connaissance des linguistes structuralistes et l'utilisation souvent erronée qu'en fit Chomsky constitue le sujet d'étude des trois chapitres suivants. Centré sur la lecture du *Cours de linguistique générale* de Saussure, le chapitre 7 apporte des modifications à la conception de Joseph concernant l'influence du *CLG* sur les positions théoriques de Chomsky et tente d'évaluer si la périodisation esquissée par Newmeyer peut être mise en parallèle avec les différentes interprétations que Chomsky proposa du *Cours*. L'apport de Koerner consiste à dégager quatre phases dans la vie intellectuelle de Chomsky, obtenues à partir d'un décompte du nombre de références renvoyant au *CLG* dans les conférences, livres et articles de Chomsky. Koerner souligne ainsi tout d'abord que le futur maître de la grammaire générative ne cita jamais le *Cours* de 1951 à 1961, alors qu'il n'en ignorait pas complètement le contenu, puisqu'il avait assisté aux conférences de Roman Jakobson à Harvard de 1951 à 1955 et qu'il connaissait les *Prolegomena* de Louis Hjelmslev où étaient développées certaines notions saussuriennes. L'opportunité qu'eut Chomsky en 1962 de présenter sa perspective transformationnelle devant un large public européen au Congrès International de Linguistique (qui se tint à Cambridge Mass.) marque le tout-début de certains renvois explicites à la pensée de Saussure. Koerner met alors nettement en évidence les différentes déformations que Chomsky fera subir à la pensée de Saussure durant la période 1962-1972 ; années pendant lesquelles Chomsky se fera connaître des européens et où les références à Saussure seront les plus fréquentes. La suprématie en Amérique et en Europe de l'approche chomskienne à partir de 1973, jointe à l'idée diffusée par Newmeyer que la « linguistics before Chomsky

was not yet a science » (p. 142), eurent pour conséquence que les citations de Saussure (considéré par conséquent comme un « pre-scientific linguist ») disparurent totalement des écrits de Chomsky. Ce n'est qu'à partir de 1984 que Chomsky recommencera à commenter certains passages du *Cours* en maintenant cependant son interprétation erronée selon laquelle Saussure aurait manqué de prendre en compte l'aspect « créatif du langage ».

Continuant à explorer l'héritage intellectuel de Chomsky, le chapitre 8 s'attache à démontrer que la grammaire générative transformationnelle ne peut pas être considérée comme une "révolution" au sens épistémologique de Thomas Kuhn et "rhétorique" de John Joseph (1995, "The Structure of Linguistic Revolutions", *Historiographia Linguistica*, vol. 22). Koerner procède alors à une analyse des différents facteurs (politiques, institutionnels, sociaux, ...) ayant concouru à favoriser l'idée que la théorie chomskienne aurait créé une discontinuité en regard du paradigme structuraliste post-saussurien. S'opposant radicalement aux écrits de Newmeyer qui ont contribué à réinventer l'histoire de la linguistique nord-américaine en asseyant l'idée que la théorie chomskienne constituait une révolution, Koerner rappelle les arguments avancés par cet historien — peu soucieux de lire les "primary sources - and interpretations thereof" (p. 185) — afin de mieux en dévoiler les dessous. Ainsi, aux statistiques de Newmeyer (p. 159) mettant en avant le nombre croissant de membres affiliés à la *Société linguistique d'Amérique* de 1950 à 1971, Koerner rappelle que ces années seront également marquées par un afflux d'argent très conséquent de la part de la *National Defense* qui sponsorisait à l'époque la recherche chomskienne. De même, le nombre croissant d'étudiants désireux de travailler dans le cadre de la grammaire générative s'explique en partie par les facilités qu'eut Chomsky à faire connaître ses idées en publiant régulièrement, grâce au soutien du rédacteur en chef Bernard Bloch, dans la revue *Language*. Mais la promotion de Chomsky au sein de la communauté linguistique fut également assurée par Morris Halle et par Jakobson lorsque ce dernier présenta Chomsky au *Congrès* de Cambridge (1962) "as the rising star" (p. 170). La mise à plat de ces différents facteurs permet alors à Koerner de critiquer l'idée de Joseph soutenant qu'il y a bien eu une révolution chomskienne, mais purement "rhétorique" au sens où celle-ci a uniquement consisté à mettre en avant Chomsky. Mais l'intérêt de ce chapitre est qu'il démontre également que si l'on analyse les concepts fondateurs de la théorie générative, on aboutit à la conclusion que celle-ci ne s'inscrit pas non plus en rupture avec les idées développées par le courant structuraliste. Il s'ensuit que l'on ne peut pas utiliser le concept de "révolution" au sens épistémologique pour caractériser l'émergence de l'approche chomskienne. Koerner use de deux types d'argument pour démontrer cette absence de rupture. Tout d'abord, il cite un passage de Harris (qui, rappelons-le, fut le professeur de Chomsky) qui témoigne du fait que celui-ci était conscient que Bloomfield avait préparé le terrain de l'analyse transformationnelle (p. 180). De plus, Koerner met en évidence, en citant différents passages des travaux de Harris et de Hockett, les idées structuralistes dont héritera Chomsky et qu'il développera (en incitant ses étudiants à les présenter de façon polémique) comme étant "révolutionnaires". Une vision plus juste de l'histoire de la grammaire générative consisterait donc en l'effacement d'une seule lettre : Chomsky n'aurait pas effectué une *révolution*, mais une *évolution* du paradigme structuraliste post-saussurien.

Koerner construit alors le chapitre 9 comme une sorte de miroir du chapitre précédent au sens où celui-ci se focalise sur les affirmations de Chomsky pour montrer que le chef de l'école générative a lui-même contribué à cette ré-écriture de l'histoire de la linguistique nord-américaine qui présente ses travaux comme une révolution (épistémologique). A la stratégie de Chomsky consistant à dire qu'il n'avait pas eu accès à l'article de Bloomfield "Menomini Morphophonemics" (1939) lorsqu'il rédigeait son mémoire de Master of Arts intitulé "Morphophonemics of Modern Hebrew" (1951), Koerner oppose que Chomsky disposait à l'époque d'un certain nombre de documents (par exemple, le compte-rendu de Charles Voegelin des Travaux du Cercle Linguistique de Prague (*Language*, 1940), l'article de Harris "Morpheme Alternants in Linguistic Analysis" (*Language*, 1942), les épreuves de *Methods in Structural Linguistics* (1951) relues par Chomsky en 1947, etc.) qui lui permettaient d'inférer les principales idées de Bloomfield. De plus, à l'affirmation de Chomsky consistant à dire que Bloomfield aurait introduit dans son article de 1939 une contradiction dans sa théorie en exposant son idée d'un ordre d'application des règles, Koerner objecte que Chomsky cherche par là-même à minimiser son héritage intellectuel, car cette idée fondamentale était déjà présente dans *Language* (1933). Mais la réécriture de l'histoire par Chomsky devient encore plus flagrante quand Koerner met en évidence que Chomsky avait fait des références explicites à *Language* dans la première version de son livre *The logical Structure of Linguistic Theory* (1955/56) ; références qui seront ensuite ôtées, lorsque Chomsky publiera ce livre en 1975. Aidé de Halle, Chomsky a donc contribué à propager l'idée que son approche était profondément originale en minimisant l'apport théorique que lui avait transmis Harris et en gommant ses liens avec le chef de l'école structuraliste américaine.

Centré sur les origines de la sociolinguistique, le chapitre 10 continue de questionner le concept de "révolution" dont les américains font un usage abusif, puisqu'ils l'utilisent, d'après Koerner, dès que quelqu'un a l'air de proposer une nouvelle approche (p. 253). La raison en est leur manque de conscience historique qui, par exemple, les autorise à penser que la sociolinguistique est née aux Etats-Unis dans les années 60 avec les travaux de William Labov.

Considérant à raison qu'une des preuves de la maturité d'une discipline est sa capacité à restituer son histoire, Koerner estime qu'il est maintenant temps de compléter l'ouvrage surtout sociologique de Stephen Murray (*American Sociolinguistics*, 1998) en rendant justice à la partie linguistique de cette discipline. Pour ce faire, Koerner dégage trois domaines d'étude (la dialectologie, la linguistique historique et les travaux portant sur le bi- et le multilinguisme) ayant concouru à favoriser l'émergence de la sociolinguistique, et analyse l'apport des différents chercheurs ayant travaillé dans ce domaine. Un tableau récapitulatif (p. 273) mettant, entre autres, en évidence la filiation Saussure-Meillet-Martinet-Weinreich-Labov permet ainsi de montrer que Labov ne réalisa pas — de même que Chomsky — une révolution, mais tira parti de la synthèse qu'il effectua des travaux de ses prédécesseurs. Koerner souligne ainsi que les concepts de “drag chain” et de “push chain”, que les étudiants américains attribuent à tort à Labov, ont en fait été empruntés à la théorie de André Martinet par le biais de Uriel Weinreich qui fut le professeur de Labov et l'élève de Martinet. De nouveau, nous n'obtenons pas de “coupure” ou de “rupture” entre la réflexion européenne et américaine, même si Koerner estime que l'analyse sociolinguistique a véritablement pris forme sur le sol américain dans les années 50.

Ce livre se présente donc comme une sorte de manifeste en faveur de l'étude historique de la linguistique en montrant comment aux Etats-Unis des idées fausses ont pu être véhiculées, parce que le regard sur le long terme avait été omis. Koerner inverse ainsi la perspective consistant à penser que Chomsky aurait marqué un tournant, en mettant en évidence que le pas décisif pour la linguistique américaine fut en fait effectué par Bloomfield. Mais il ne faudrait pas penser que Koerner traite du cas “Chomsky” avec un certain parti pris, car il reconnaît par ailleurs que Chomsky a contribué à faire avancer la réflexion épistémologique aux Etats-Unis. Enfin, ce livre, qui mériterait d'être lu en ayant à l'esprit *Grammatical theory in the United States from Bloomfield to Chomsky* (1993) de P. Matthews, réussit à restituer l'originalité (et les mauvais travers) de la linguistique américaine en dévoilant les racines profondes qu'elle entretient avec l'Europe.